

Adrien Blouët

Oncle Philip

MANANA

*Je ne sais pas à quoi j'étais en train de penser.
Peut-être aux crépuscules incomparables de Los
Angeles, mais pas à Los Ángeles du Bio-Bío, mais
à Los Angeles de Californie, à la ville qui a surgi
du néant et des terrasses de laquelle on peut voir la
splendeur que chaque recoin de la planète suppure.*

Roberto Bolaño

UN

Ils sont une quinzaine, sans maison, à s'être installés là, dans le terrain vague qui a remplacé les ruines de la vieille steackhouse aux murs inexorablement grasseux, entre un restaurant japonais luxueux et un concessionnaire Ford éblouissant, dont les vitres reflètent un soleil sans contour. Personne ne se souvient du jour où ils sont apparus, ceux du quartier disent qu'ils sont tous arrivés en même temps, peut-être des quartiers sud, ou même de plus loin encore. Les gravats ont été déblayés sur les côtés, dans les fossés, l'entreprise de travaux voulait faire au mieux, il y avait eu de vagues barrières un temps puis des gamins la nuit les avaient aplaties au sol et à partir de là n'importe qui aurait pu entrer, les clochards s'étaient établis sans que

personne n'y trouve rien à redire, peut-être même qu'au début, personne n'avait fait attention à eux. Il était quand même difficile de rater leur présence : il y avait suffisamment de canapés et de grils pour tous les installer confortablement, et depuis qu'ils étaient apparus ils avaient toujours été là, à se relayer autour des barbecues, à maintenir un tour de garde sans jamais dormir ni manquer de bouteilles, de combustible ou de trucs à fumer. Tout cela encore, c'était banal, on pouvait passer à côté sans le voir, mais un détail étrange et tape-à-l'œil était campé au milieu des canapés défoncés, comme une grosse table basse hors service : une belle piscine gonflable, peut-être huit ou dix pieds de diamètre, trente pouces de haut, avec un boudin bleu presque électrique qui lui donnait l'air d'être encore neuve. S'installer à quinze dans un terrain vague sans que personne n'y prête attention, pourquoi pas ; y traîner une piscine en plastique, passait encore ; mais comment avaient-ils pu trouver et acheminer les trois cents litres d'eau nécessaires pour la remplir, sur ce terrain caillouteux parsemé de touffes d'herbe jaunies, où ni robinet ni bouche à incendie n'étaient visible ?

Toujours est-il qu'ils en profitaient à fond, toute la journée à se relayer dans l'eau comme autour des feux de camps, les bras étirés au bord de la piscine et affichant des airs extatiques sous leurs lunettes de

soleil, en partageant un joint chétif ou une bouteille de whisky. Difficile de trouver une quelconque uniformité à cet étrange société : bien que tous plus ou moins déguenillés, le visage plus ou moins marqué par les difficultés toutes plus inimaginables qu'ils avaient connues, une sorte d'individualité était chevillée au corps de chacun et chacun semblait revendiquer son appartenance, à une origine ou à on ne savait quoi, par sa présente et complexe façon d'exister, comme s'ils répétaient discrètement les actes d'un spectacle radical où l'harmonie devait éclore d'elle-même sans communication identifiable. Parmi tous ces Latinos et ces Chicanos, ces Afros, ces Blancs et ces Natifs, dans cette confusion d'accents et de caractères cultivés et endossés, l'excentricité de l'un d'eux détonnait du reste du club. Bien qu'aucune de leurs bizarreries ne soit assortie aux autres, la sienne n'avait même pas sa place dans la disparité du groupe : il ne s'éloignait jamais trop de son vélo, un long tandem dont la deuxième place semblait n'être autorisée à personne, ou bien réservée à une personne absente de longue date ou à l'absence elle-même, et sur ce vélo bleu et chrome anodisé étaient fixés tous les accessoires possibles tels que porte-bagage, lumières, sonnettes etc., mais surtout des fleurs en plastiques par dizaines et, enroulés ou flottant au vent, des petits

drapeaux américains, une multitude de bannières étoilées accrochées partout où il avait été possible d'en tendre et d'en planter, suspendues ou flottant au vent du mois d'août quand celui-ci daignait se lever paresseusement. Le type était au moins aussi alambiqué que son vélo : un éternel chapeau de cow-boy en cuir rouge était vissé sur sa tête, auquel il avait assorti une partie du reste de ses vêtements, le chapeau empêchait de bien voir ses cheveux et, dès lors, de savoir d'où il pouvait bien venir ou de qui il pouvait bien descendre. Presque impossible, quand on l'entendait parler, et souvent même soliloquer, de le prendre pour un Latino, ni même pour un Chicano. Il s'habillait en manches longues et comme son visage même était toujours baigné de l'ombre du faux Stetson, à le voir et à l'entendre, ses traits pouvaient être ceux d'un Afro métissé, sa voix et ses expressions celles d'un Natif, mais sa peau était trop pâle, autant que celle d'un Blanc. Le plus probable était qu'il fût un Noir albinos, mais rien n'était moins sûr. Devant le terrain vague, sur les plaques de ciment poussiéreuses qui constituaient le trottoir du Ventura Boulevard un peu abîmé par les récents travaux, étaient inscrites quelques lignes, à la craie jaune, comme un poème ou un avertissement. Des voitures passaient dans les deux sens, sans ralentir.

David Ramier détestait cette ville. Assis en face de la route, sur un muret, il regardait les vagabonds du terrain vague sans penser à rien d'autre qu'à la chaleur de cet été sans fin, à l'insoutenable chaleur de Los Angeles et à l'ennui mortel qu'elle lui inspirait. Mécaniquement, son œil tentait de déchiffrer le texte jaune du sol, sans y parvenir complètement. Il lisait à peu près :

Rue des solitaires

Rue des solitaires
Je pense à ton cul
Rue des solitaires, c'est
ton cul qui me manque
Ton cul – mon c(une partie était effacée :
culte? culte de quelque chose?)
J'aurais voulu
Vivre dessus, dormir dedans
Mourir pas loin
Loin de cette rue.

David avait sans doute de bons yeux, suffisamment bons pour lire de si loin des mots gribouillés à la craie sur un trottoir accidenté. Il trouvait ce texte pas mal. Pour ce qu'il y connaissait en poésie, de toute façon,

un rien aurait pu l'enthousiasmer ou plutôt, les plus beaux vers de Walt Whitman l'auraient volontiers laissé froid comme un sushi. Mais ça, David n'y pensait pas ou ne s'en rendait pas compte, occupé qu'il était à ressasser sa plainte, celle de celui qui a tout et qui n'aime pas avoir trop chaud. Un coup de klaxon le tira de sa torpeur, il tourna la tête : sa mère était arrivée. Il ramassa son sac, monta dans la voiture, claqua la porte et ils démarrèrent, laissant les clochards à leur piscine gonflable, au soleil de la vallée de San Fernando et à l'après-midi sans fin qui s'offrait à eux.

DEUX

Ce soir-là, David dormit mal. Sa chambre occupait une petite construction d'une pièce bâtie dans le jardin de la maison où vivaient ses parents et sa sœur, une allée étroite lui permettait d'accéder à la rue et à sa place de parking. Il avait vécu quelques temps sur le campus de l'université, puis était finalement retourné là d'où il venait, à la suite d'événements inintéressants qu'il avait en partie oubliés.

Il étouffait mais ne pouvait se résoudre à allumer l'air climatisé qui l'enrhumait ; même la fenêtre ouverte ne laissait pas passer une goutte d'air, on aurait dit l'Arizona, ou une version desséchée du

Vietnam. À deux heures, il avait descendu une bouteille d'eau et la moitié d'une autre, et ni les branches des arbres près de sa fenêtre, ni les palmes brunies du palmier du jardin des voisins n'avaient bougé d'un pouce. Il se leva, fouilla son armoire à pharmacie et trouva le flacon d'Onfi qu'il s'était procuré pour lutter contre la peur en avion, deux ans plus tôt, en prévision d'un voyage qui n'avait jamais eu lieu. À défaut de le faire dormir, au moins la nuit prendrait peut-être une tournure un peu moins inquiétante. Il prit une gélule et décida d'aller faire un tour à pied.

Palmiers, chaleur, palmiers, telles étaient les pensées de David alors qu'il avançait sans but dans les larges avenues de braise, flanquées de palmiers mais aussi de cactus et de maisons de plain-pied, abandonnées au silence, ou à ce qu'il en restait, l'écho du silence qui résonnait dans le bruit blanc du cortège des voitures, quelque part plus loin sur une grande route. Les camping-cars garés sur le trottoir, blancs et monolithiques sous la lumière des réverbères, lui apparaissaient plus hauts que les petites constructions tapies dans l'ombre, à l'intérieur desquelles plus personne ne semblait vivre. Les palmiers, comme les eucalyptus et les lauriers roses, paraissaient filiformes, tordus,

décharnés. David tendait la main pour effleurer les objets qu'il croisait, buissons, clôtures ou lampadaires, les yeux fixés un peu au-dessus de l'horizon, peut-être sur des collines cachées dans l'atmosphère noircie. Jadis les enfants d'*E.T. L'Extra-Terrestre* avaient flotté en vélo dans le ciel d'Encino, mais ce soir la lune était mince et l'humanité semblait avoir disparu, trahie puis dévorée par son propre quartier résidentiel éternel qui ne supportait plus la captivité. Il atteignait la frontière évanescence et progressive du Beilenson Park, qui exhalait un semblant d'air frais, quand la pilule commença à faire effet. Il sourit un peu, scruta les hauts filets sombres des terrains de tennis, les pelouses qui méditaient leur revanche prochaine. Une pluie d'avions de ligne pouvait bien s'écraser sur David, il n'y aurait pas vu le fantôme d'un problème ni le reflet d'un ennui. Cette idée lui donna même envie de rire, il repartit vers chez lui.

L'après-midi du lendemain, il prit sa voiture et emprunta la route qu'il suivait habituellement pour se rendre à l'université. La plupart de ses amis et connaissances vivaient toujours là-bas, à l'ouest de Westwood. Il roula vers le sud à travers les collines, sur des lacets d'ardoise caniculaires, et se gara devant la grande maison familiale où vivaient, parmi ce qui

semblait à David une foule d'individus en rotation permanente, Lena Perez et Ian Matthews, qui avaient fait partie du contingent d'habitants depuis que lui-même connaissait la demeure. Ian, depuis quelques années, insistait pour se faire appeler Ed, prétextant que son premier prénom n'évoquait plus rien d'autre que de mauvais souvenirs, et en lieu et place de Matthews il s'attribuait à loisir les noms de Briggance, Swaton ou Reynolds et parfois même Mendoza mais, avec sa tête de parfait Nord-Américain, personne ne croyait à ce dernier patronyme. Lena Perez, en particulier, ne manquait jamais de lui coller la honte d'une manière ou d'une autre à chaque fois qu'il se présentait comme un probable hispanique, avec l'espoir de lui passer l'envie de recommencer.

Ed et Lena étaient tous deux bénévoles à la station de radio de l'université. Ed animait une émission de variété comme un ambianceur professionnel, arborant toujours une voix posée et grave, selon lui plus amène à asseoir sa crédibilité d'amateur de jazz que celle qu'il portait dans la vraie vie, tandis que Lena faisait partie de l'équipe chargée de la programmation musicale de nuit. Elle se vantait d'être une authentique spécialiste là où Ed, selon ses mots, n'avait que l'étoffe d'un spécialiste, mais pas l'ossature ni la carnation. En montant

les marches, David réalisa que plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'il avait vu ses amis, peut-être l'été faisait-il passer les quinze miles qui le séparaient d'eux pour une éternité. En fait, il avait passé la plupart de ses vacances chez lui et, heureusement peut-être, celles-ci touchaient bientôt à leur fin.

Plus tard dans la journée, après quelques bières et deux ou trois pots de glace chacun, Lena et Ed montèrent en voiture avec David et tous trois filèrent vers l'ouest sur la route dégagée, en direction de la plage rocheuse d'El Matador. Il leur restait environ deux heures de jour, mais le temps qu'ils atteignent la plage, ils auraient à peine le loisir de voir le soleil se coucher. Pour l'heure, le ciel était toujours d'un bleu uniforme – uniformément horrible, aux yeux de David –, les seuls nuages visibles étaient les traînées blanches laissées par les avions comme de longues et tremblantes cicatrices peintes en réserve et alors que Lena, assise à l'avant les pieds sur son fauteuil, leur faisait découvrir les dernières tendances en matière de vaporwave indépendante, Ed commentait le paysage égratigné, déblatérant sur le fait que traverser de tels espaces à deux pas de chez lui était déjà comme un voyage et même comme un tour du monde.

Ils s'affalèrent sur la plage jusqu'à ce que la nuit fut pleine, et quand l'air marin qui reflua du sud se fit trop frais, Lena décida qu'il était l'heure de partir. Elle avait un plan parfait pour la suite, une soirée dans le jardin de Camela Wisebird et Julia Pearl Nelson. L'endroit était, affirmait-elle, plus une jungle qu'un jardin à proprement parler, comme on en voyait partout en Californie avec une pelouse au milieu et des buissons sur les côtés, comme d'ailleurs la plupart des salons ou des intérieurs, où le tapis faisait office de gazon et où les meubles, collés aux murs, avaient la place des arbres et des haies, et si l'on avait l'esprit agile on pouvait voir un équivalent de la table basse, souvent posée au milieu du tapis, dans, disons par exemple, une mare ou un bassin comme dans certains jardins (David repensa aux clochards du terrain vague qu'il avait observés la veille, qui avaient justement un substitut de bassin à l'endroit même où Lena situait sa mare imaginaire). Le jardin de Camela Wisebird et Julia Pearl Nelson, lui, ne connaissait aucune espèce de fonctionnement hiérarchique mais évoluait plutôt sous l'égide de règles, comme ils allaient bientôt le découvrir s'ils acceptaient de lui faire confiance et de la suivre, tout à fait anarchiques.

TROIS

N'ayant rien de mieux à proposer, David et Ed se rendirent avec Lena chez Camela et Julia Pearl, dans une luxueuse avenue de Brentwood, pleine de rhododendrons et de lierre qui envahissait les troncs des palmiers, créant déjà une ambiance proche de celle décrite par Lena, psychoactive et tropicale, et surtout brouillant la limite entre l'espace public de la rue – public, si tant était qu'on ait la bonne tête ; la police de quartier régnait sur Brentwood comme une inflexible maîtresse de maison – et l'espace privé de la demeure des deux filles, peut-être finalement moins privé que les rues du quartier. Toujours est-il que Ed et David, qui pénétraient là pour la première fois, ne s'aperçurent même pas qu'ils étaient entrés quelque part lorsqu'ils se trouvèrent dans le jardin de derrière sans passer par l'intérieur d'un quelconque logis. Le jardin était en effet luxuriant et presque aussi labyrinthique qu'une incontestable jungle, d'environ cent cinquante yards carrés ou peut-être même plus, et composé comme un aquarium exotique, d'une collection de plantes et d'arbres venus des quatre coins du monde. Eucryphas, hortensias, pétunias en cascade, cannabis à foison, tant récréatif que décoratif et dont l'olfaction embaumait l'air trop chaud du soir, palmiers

à jupons et dattiers des Canaries, l'ensemble se partageant une pelouse qui arborait une santé ostensiblement bonne pour cet affreux mois d'août, comme si la canopée envoûtant la fête empêchait les rayons du soleil de jamais fuir jusqu'au sol. De la musique – le même type de vaporwave que celle dont raffolait Lena – filtrait d'on ne savait où, les enceintes avaient été méticuleusement dissimulées derrière les buissons, et des guirlandes lumineuses ouatées, rouges, bleues, jaunes et vertes, répandaient une lueur pourpre sur l'ensemble du jardin que bien sûr jamais l'œil ne pouvait embrasser d'une bouchée. Tous les invités et squatteurs sans distinction paraissaient tremper dans un bain qui ralentissait mouvements et pensées et Lena, David et Ed s'y plongèrent collectivement avant même de saluer quiconque, unis par un pacte tacite qui leur dictait de prétendre avoir toujours appartenu à cette assemblée disparate de corps canoniques et angéliques.

Minuit était à peine passé quand David s'aperçut que son verre de cocktail fluorescent tremblait un peu dans sa main, et qu'il commençait à raconter n'importe quoi à des gens qui, d'ailleurs, n'étaient pas mieux lotis, dont une fille de sa promo, adossée à un totem de bois Navajo aux ailes déployées qui lui donnait un air divin et prophétique alors qu'elle psalmodiait, les yeux ailleurs, des histoires de

couronnes de fleurs dévorées par la nuit. David la fixait, affichant un visage de joueur de poker qu'il voulait impassible, mais ses yeux un brin trop élargis laissaient transparaître une gêne venue d'on ne savait où – en réalité, il ne prêtait aucune attention à la litanie de la thaumaturge en débardeur blanc, et d'ailleurs plus personne ne prêtait attention aux autres, il était temps pour lui d'essayer de se rallier à un nouveau dialogue circulaire. Lena ne lui laissa pas le temps de se décider, elle pointa son nez et lui indiqua d'emblée, avec une rigoureuse discrétion, une fille située à quelques dizaines de pieds du cercle auquel elle venait de se joindre. David ne connaissait pas cette personne – il le lui dit –, et Lena lui annonça sur un ton confidentiel, comme si elle avait obtenu sans peine la réponse à une question qu'il se serait posée depuis dix ans, que cette fille était à l'université avec eux, comme tous les invités ce soir, mais qu'à leur différence elle exerçait la profession d'actrice porno, et travaillait avec le studio *Pinkish Velvet*, situé d'ailleurs pas très loin de chez lui. Elle ajouta même que l'ennuyeuse vallée – comment pouvait-on vivre là-bas? – cachait bien son jeu et portait bien son surnom de San Pornando. David étudia la fille, sans aucune forme de discrétion, plissant presque les yeux comme un mauvais détective : quel était son nom de scène ? Lena Chew, répondit Lena. *Lena*

Chew ? Et son vrai nom ? Faye Hewitt, croyait savoir Lena, qui avait suivi quelques cours avec elle. David trouva assez drôle que Faye Hewitt ait choisi le prénom de Lena pour sa carrière dans le porno, ce à quoi Lena répondit qu'il était stupide. Et comment avait-elle découvert ça ? En tombant sur elle par hasard lors de ses pérégrinations sur internet ? Bien sûr que non, dit Lena, c'était presque impossible au vu du nombre rocambolesque d'actrices qui existait, ou alors il aurait fallu qu'elle passe son temps à taper des mots-clés tels que *Californie*, *Étudiante*, *Belle-fille* ou *Université*, et franchement est-ce que ses fantasmes lui avaient été à ce point dictés par la société ?, elle ne le pensait pas et d'ailleurs les filles ne l'intéressaient pas du tout, ce que savait David qui, les bras croisés, fixait toujours l'actrice – par ailleurs pas très différente des autres invités, brune avec des lunettes et de longs cheveux lisses, elle semblait au cœur d'une conversation, aussi animée que le permettait l'ambiance paisible, avec une autre fille, bien plus remarquable aux yeux de David. Lena observa qu'avec toutes les filles, et même les mecs, qui faisaient du porno pour payer leurs études dans la vallée et partout ailleurs en Californie, il était certain qu'ils en connaissaient d'autres sans le savoir, beaucoup devaient être dans leur université. Ils ne s'en cachaient probablement

pas, de ce qu'elle en savait le porno était souvent pour eux un job comme un autre, d'ailleurs elle était sûre que Faye « Lena Chew » Hewitt en parlait comme elle-même racontait ses jobs d'été dans des sandwicheries. Non, réfléchit-elle, en réalité elle espérait que pour ce job en particulier, Faye Hewitt avait quand même certaines prédispositions mentales – et physiques – pour l'aider, il y avait quand même quelques différences entre le fait d'exposer son corps dans des situations pour le moins alambiquées au monde entier et pour toute la vie, et la vente de sandwiches ou même le baby-sitting. David, qui retrouvait peu à peu ses esprits et avait cessé de scruter les gens avec une obscénité stressante et pas du tout conforme à l'ambiance boudoir de la nuit, se tourna vers Lena et lui confia avoir des doutes quant à l'idée de « toute la vie » : lorsqu'on parlait d'internet, avait-elle vraiment du sens ? Déjà, on ne savait pas ce qu'allaient devenir toutes les stupidités qu'on y trouvait, mais il était probable qu'elles sombreraient rapidement dans les limbes digitales, recouvertes par d'autres stupidités comme autant de couches sédimentaires et bientôt fossiles, et puis il était connu qu'une carrière dans le porno dépassait rarement deux ou trois ans, alors il y avait de grandes chances pour que plus personne ne pense à taper « Lena Chew » dans un quelconque moteur

de recherche d'ici quelques temps et Faye Hewitt, si elle avait des regrets, pourrait tranquillement faire le deuil de son alter-ego comme, d'ailleurs, les autres hardeurs et hardeuses de la côte ouest et du monde entier. Lena le reprit sur le fait que, la plupart du temps, avoir fait du porno dans sa jeunesse n'empêchait jamais un homme d'accéder à quoi que ce soit, tout le monde trouvait d'ailleurs ça plutôt sympa, alors que les gens – femmes y compris – se faisaient toujours un plaisir de cracher sur les filles dès qu'elles faisaient un pas de côté et de dire que, quand même, elles avaient été un peu putes et même salopes et que leurs enfants devraient avoir honte de leur mère à l'école. David regarda à nouveau Faye Hewitt qui, pieds nus sous son short en jean, ne les avait toujours pas remarqués et discutait encore avec sa voisine en tortillant une mèche de ses longs cheveux.

Roulant à nouveau vers la vallée, les fenêtres grandes ouvertes pour aérer son esprit alourdi, David fit le trajet pour rentrer chez lui en moins de temps qu'il n'en fallait pour réfléchir à quoi que ce soit ; ses pensées étaient donc des plus simplistes lorsqu'il quitta l'autoroute et s'arrêta à un feu rouge du Ventura Boulevard à une heure avancée de la nuit. Le temps reprit son cours et le feu lui parut soudain

durer une éternité. En face de lui se trouvaient un Citibank et un immeuble informe surmonté d'un grand panneau sur lequel était affichée une publicité pour la bière Estrella. Il détourna les yeux et eut un mouvement de sourcil étonné : à sa droite, un bâtiment en construction, apparemment sur le point d'être terminé, était devancé par des grillages métalliques tendus d'une bâche miteuse, sur laquelle était inscrites, à la craie jaune, ces quelques lignes :

Les moignons du monde

*Sur les souches amazoniques
fleurissent de tristes perles
Malingres larmes caressées par le vent
Foule d'esclaves ayant
rêvé toucher leur rêve agitant
de suintants moignons
Ceux d'une nature
amputée de ses sexes
Attendant sa vengeance
avec l'arme
du temps.*

Le type derrière lui klaxonna en agitant ses phares, David démarra avec un imperceptible geste d'excuse. Il continua à rouler en essayant de se

rappeler le premier poème, si l'on pouvait appeler cela des poèmes, qu'il avait lu la veille en attendant la voiture de sa mère. Il ne s'en souvenait pas, mais songea qu'à coup sûr, ce dernier-là appartenait à un registre socio-écologique. Au moment où il s'apprêtait à quitter le boulevard, le monde réel et nocturne se décida à lui souffler, en guise de réponse ou de trompe-l'œil, une sorte d'indice – à supposer qu'une énigme existe : le sans-abri du terrain vague, celui au Stetson rouge et au tandem bigarré, aux origines confuses et à l'accent apatride, allait remontant le boulevard, seul sur le trottoir, assis à l'avant du rayonnant tandem dont il était l'unique passager. Le vélo zigzaguait lentement sous les lampadaires, couinant comme un tricycle dans le presque silence du boulevard. David dépassa sans le quitter des yeux, très surpris, le clochard à coiffe de cacique et visage ombrageux, puis il tourna à droite et continua à rouler, vers la maison familiale et sa chambre surchauffée. Il réalisa distraitement, peu avant d'arriver, qu'il ne savait toujours pas qui étaient Camela Wisebird et Julia Pearl Nelson.

QUATRE

L'été suivit son cours sans sourciller, et David reprit l'université dans un climat au moins aussi chaud qu'au long du récent mois d'août. Il enrageait, ne supportait plus la canicule, peu à peu rejointe par des brouillards de plus en plus denses, et déprimait à l'idée que l'hiver serait lui aussi certainement bien trop chaud, bien plus en tout cas que la glaciation qu'il était certain de mériter après toutes ces années de soleil à écouter son cerveau fondre.

Bientôt novembre: légère chute des températures, un soupçon de pluie et une brassée de rafales, et déjà Thanksgiving arrivait. C'était l'une des rares occasions pour les Ramier de quitter la vallée en famille : année après année, ils célébraient toutes les fêtes chez divers parents dispersés dans les coins et recoins les plus quelconques de San Fernando, à l'exception de Thanksgiving, toujours fêtée avec les cousins de la mère de David qui vivaient à Long Beach. Le réseau en deux dimensions formé par les lieux de naissance et de résidence de la famille Ramier et des pièces rapportées – les Bishov, les Morace, les Shaffer etc. – était globalement dispersé autour d'un axe nord-sud qui traversait Los Angeles – en esquivant poliment les quartiers de

Crenshaw, Vermont Harbor ou Inglewood –, et à la connaissance de David personne n'avait jamais été voir de ses yeux ce que cachait le Pacifique ou les déserts qui miroitaient derrière les grands parcs, à l'est du comté.

David n'avait jamais été considéré par personne comme quelqu'un de très énergique ou doté d'une très grande volonté. De là à penser qu'il était entièrement apathique, il y avait un petit gouffre, mais nombreux étaient ses connaissances ou membres de sa famille qui avaient franchi le pas et l'estimaient totalement attardé dans l'adolescence, trop indolent et sans assez d'ambition, d'autant plus quand on savait un peu quels postes occupaient ses parents au sein de quelles entreprises. Ces points de vue sont ce qu'ils sont, peut-être un peu extrémisants, mais il est certain que David avait une personnalité assez tiède, du moins pour des gens dénués du don de télépathie ou d'une réelle capacité d'empathie.

Toujours est-il que ce jour-là, alors que les Ramier roulaient vers le sud et la maison de Long Beach où vivaient les cousins, l'énergie lui manquait et il s'était endormi à peine la voiture démarrée. Il s'éveilla d'un coup, lorsque la roue arrière gauche percuta un profond et abrupt nid de poule pratiqué dans la chaussée comme un cratère d'obus. Il ne dit rien et se contenta de regarder par la fenêtre, ce qui

lui permit bien vite de comprendre que la voiture roulait en ce moment dans un quartier du sud, peut-être Watts, peut-être vers Long Beach mais certainement par un chemin infiniment long et peu commode. Pourquoi avoir quitté l'autoroute ?, se demanda David sans formuler la question à voix haute. Ils n'étaient même pas sur un boulevard, mais au milieu d'une petite rue déserte et miteuse, à sens unique, qui lui faisait penser à une version tombée en décrépitude de son quartier d'origine. Des trottoirs cafardeux étreignaient des jardins grisâtres, et le soleil pouvait bien se coucher de toutes ses forces, il ne parvenait pas à rendre un quelconque éclat au triste tableau. Près d'un portique bleu élimé auquel manquaient toutes les balançoires, une petite construction terne, qui évoquait les westerns ou les faubourgs de Mexico City, avait ses fenêtres condamnées par des briques et David vit, alors qu'ils s'approchaient, qu'elle était couverte de haut en bas d'une fresque chamarrée. Ils passèrent devant la maison en quelques secondes – Madame Ramier avait réduit sa vitesse pour ménager les suspensions –, et David eut bien le temps d'observer et de garder en mémoire le curieux dessin, peint à la bombe ou au pinceau, que personne d'autre que lui ne sembla remarquer.

Au second plan, en léger contrebas, un homme au regard dur se tenait debout sur une barque en travers de laquelle était allongée une rame. Le plan d'eau, le fleuve ou l'océan sur lequel flottait la barque était simplement suggéré par quelques taches et nuances marines, mais sans la moindre larme d'horizon. L'homme, guindé dans une position funambule, allongeait le bras vers la rive et vers David, offrant ou réclamant quelque chose : une partie de sa main avait été comme poncée, et le bon état du reste de la peinture laissait penser qu'il s'agissait d'un geste volontaire. Au premier plan, un homme aux cheveux ras, peut-être Hispanique, le menton baissé et le visage tourné de trois quarts, semblait être celui à qui s'adressait le personnage de la barque. Une femme, vêtue d'un haut de maillot de bain rose qui couvrait en partie un tatouage sur son sein droit, s'accrochait au cou de l'homme aux cheveux courts, ses bras nus s'entortillant dans la lourde chaîne d'or qu'il portait en collier. Des lunettes de soleil dérobaient le regard de la femme. Quant à l'homme, qui semblait apostrophé par celui de la barque, son regard fuyait, et dans ses yeux on devinait, en regardant bien, son rôle d'opresseur, confronté pour la première fois au contact de celui qu'il opprime habituellement par des truchements divers et qui réclame son dû ou vient poser un

ultimatum avant sa vengeance imminente. Le tout prenait place dans un paysage mitigé, marécageux et banlieusard, traversé en plusieurs endroits de rubans blancs tenus dans les becs de petits oiseaux bleus, portant des bribes d'inscriptions telles que « Reine de Californie », « L'estuaire de tes gros seins » et « Ciudad Juárez partout », et étrangement la fresque, pensa David en s'éloignant, avait une présence et une qualité qui surpassaient de loin celles des peintures habituellement réalisées par les gangs, souvent allégories de menaces et de promesses de représailles.

Mais David, dans sa vallée, n'avait acquis qu'une connaissance très limitée des codes en vigueur dans la peinture de rue : à Encino, de telles entorses aux lois d'harmonisation des façades du quartier auraient été dénoncées, puis documentées et archivées par les autorités, avant d'être repeintes illico par les services de voirie. En arrivant chez les cousins après avoir rattrapé l'Avalon Boulevard, il se demanda s'il n'avait pas rêvé toute cette histoire.

Le repas dura une éternité. Un repas comme l'Amérique d'aujourd'hui, et particulièrement la Californie et encore plus spécifiquement son sud, n'en connaissent que rarement, même pendant la période de Thanksgiving. Avant la fin, David

rejoignit sa sœur, affalée devant la grande télé des cousins. Elle s'était installée à l'envers, prenant le dossier du canapé comme l'assise et l'assise comme un dossier, et avait renversé la tête vers la télé qui beuglait son flot de publicités. Peut-être attendait-elle que la gravité bascule d'un quart de tour pour être à nouveau assise normalement, sans penser qu'à ce moment-là, la télé quitterait son meuble et s'arracherait à ses câbles pour venir lui tomber sur la tête, après un bref instant de silence. Elle zappait sur différentes émissions très stupides, comme elle l'affirmait à voix haute, mais qu'elle regardait pour ne pas couper, dans son monde déjà à l'envers, les liens qui l'unissaient au reste de l'humanité demeuré sur terre, toujours irrémédiablement attiré par son noyau aimanté. Une chaîne donnait une rediffusion du sauvetage de mineurs chiliens coincés dans les entrailles d'une haute montagne, elle zappa ; la suivante montrait une pop-star coréenne soumise à son opération hebdomadaire des pommettes (la pop-star expliquait avec ravissement qu'il fallait souffrir pour être belle, et la journaliste lui demandait : « qu'est-ce qu'être belle pour vous, madame Choi ? », et les propos de celle-ci s'embrouillaient tandis qu'elle affichait un grand sourire stoïque et dicté, et l'on finissait par comprendre qu'elle avait toujours rêvé d'être

Nord-Américaine, car les femmes nord-américaines avaient, expliquait-elle au bord des larmes, bien plus de chances de devenir elles-mêmes que les femmes sud-coréennes, si pop-stars qu'elles soient) ; puis la sœur de David changea à nouveau et l'on vit New York City transformée en banquise. C'était le fameux film *Le jour d'après*, dans lequel une catastrophe naturelle, ou culturelle – le film était déjà bien avancé et David, qui l'avait vu longtemps plus tôt, était incapable de se souvenir de l'histoire –, ravage le monde et entraîne l'apparition d'une nouvelle ère glaciaire. Il songea au bonheur que lui procurerait une Californie sous une énorme couverture de glace, et aux alpinistes perdus en montagne ou pris dans des avalanches qui, péniblement, luttèrent contre le sommeil en se répétant que s'endormir, c'était mourir, jusqu'au moment où une traîtresse sensation de confort doux et chaleureux les encourageait à baisser les paupières, rien qu'une seconde en attendant les secours puis, sans rien voir, sans se sentir partir, ils s'en allaient, légers et silencieux comme des pas dans la neige, et quelques jours plus tard on retrouvait un glaçon humain figé dans les décombres du déluge. Nouvelle chaîne : un documentaire sur les violences policières à travers le monde. États-Unis : des policiers blancs jugés pour le meurtre d'un père de famille noir.

France : des policiers évaporés dans la nature après la mort par balle d'un jeune. Philippines : un chef de la police plus riche et arrogant qu'un shérif texan commandite des assassinats sans sommation, l'épaule tapotée par sa hiérarchie. David prit la télécommande et zappa sur une chaîne d'information en continu : arrivée massive de réfugiés dans des pays d'Europe de l'Est, protestations des gouvernements et manifestation de groupes de skinheads en colère. On en voyait une dizaine se jetant contre les forces de l'ordre, chauves et vêtus de noir et de rouge, leurs écharpes couvrant leurs nez élargis par le froid glacial qui émanait quasiment de la télé comme d'un congélateur ouvert. David sourit en pensant qu'il laisserait volontiers sa chambre, sa famille et sa voiture aux exilés, ou même aux skinheads, en échange d'une place chez eux en Europe de l'Est, d'un énorme manteau et de nourriture frite. Là-bas, dans le froid sans répit, il se sentirait chez lui, dans sa patrie au moins autant que les skinheads. Mais empêcherait-il les autres d'y venir ? Il supposait que non : il serait trop occupé à courir de joie dans des déserts gelés.

Leur tante se pointa et annonça que le dessert était servi.

CINQ

Pendant le dessert, comme souvent lorsqu'il se trouvait en famille ou même simplement avec plus de trois personnes à la fois, David mangea en silence. Il écoutait la conversation avec la moitié claire de son cerveau, l'autre moitié, plus obscure, s'adonnant à des pensées de nature équivoque.

Comme souvent, chacun prenait bruyamment des nouvelles du reste de la famille, des cousines, beaux-frères et parents par alliance qu'on n'avait pas vus depuis quelques temps parce qu'on était trop occupé, ou parce qu'en réalité on n'en avait pas vraiment envie, et puis L.A. n'était pas si grande et savoir qu'on était proche, c'était déjà bien. L'une des tantes de David, précisément celle qui avait interrompu les informations télévisées, s'appelait Liz Shaffer. Liz était, de toute l'assemblée, de loin la plus impliquée dans l'entretien des relations avec les autres membres de la famille, et d'ailleurs dans tous les aspects les plus concrets de ce qui faisait que le monde était monde : la vie associative de son quartier (et, si elle l'avait pu, elle aurait sans doute fait partie de la vie associative de la planète, mais l'association idoine était les Témoins de Jéhovah et elle les détestait) ; l'éducation de ses enfants tout en veillant au partage équitable des tâches et de la

planification des tâches ; son travail extrêmement haut placé dans la hiérarchie pyramidale de l'entreprise bancaire dans laquelle elle avait été embauchée au sortir de ses études à l'université de Los Angeles ; etc. En outre, elle portait un regard saillant sur les problèmes géopolitiques qui tendaient des élastiques dévastateurs entre les nations humaines, mais refusait haut et fort de s'engager en politique : tout est politique, disait-elle, sauf la politique, qui est un carnaval de Rio, encore plus corrompu qu'un élu local de Rio ou qu'un jury de prix littéraire brésilien.

Alors qu'elle terminait son crumble aux cranberries et bien que personne n'ait posé la question, Liz prit la parole, qu'on lui céda immédiatement. Elle hésita, semblant moins sûre que d'habitude de ce qu'elle allait dire, puis demanda finalement si quelqu'un avait eu récemment des nouvelles d'Oncle Philip. Oncle Philip était bien son vieil oncle, mais chaque membre de la famille, quel que soit son lien de parenté avec lui, l'avait toujours désigné ainsi. Évidemment, personne n'avait aucune nouvelle de lui : au début des années soixante-dix, il avait surpris tout le monde en quittant Los Angeles sans crier gare et sans espoir de retour, pour aller vivre près de Great Falls, dans le Montana. David l'avait rencontré environ deux

ou trois fois, et la dernière remontait à une bonne dizaine d'années – Oncle Philip, pour l'adolescent que David était alors, avait déjà tout d'un vieillard, peut-être en bonne forme, mais néanmoins vieux comme le temps. Il l'avait d'ailleurs, depuis, complètement oublié.

Liz raconta qu'elle avait téléphoné chez lui quelques jours plus tôt. C'était son épouse qui avait décroché : elle-même se portait comme un charme, oui, quant à Oncle Philip, non, il n'allait pas bien, pas bien du tout. Non seulement il vieillissait, mais en outre il agissait comme quelqu'un de bien plus vieux que son âge. Quarante-deux ans, au ^{xxi}^e siècle, ce n'était pas si âgé, surtout pour quelqu'un au mode de vie aussi ascétique et qui avait eu, dans le temps, une santé de titane. Mais aujourd'hui on avait l'impression que, malgré la retraite heureuse et fortunée qu'Oncle Philip passait dans le Montana – certes, sous la pluie et dans le froid, mais après tout il l'avait choisi et s'il avait voulu revenir à L.A. il aurait été accueilli avec plaisir –, il avait presque perdu – Liz marqua une pause –, presque perdu toute envie de vivre, conclut-elle, un peu théâtralement.

David voyait des images du Montana : de grands espaces, qui ressemblaient au Canada, des grizzlis et des rivières, des odeurs compliquées et des sapins

inquiétants, et aussi une sensation de fraîcheur que même au plus fort de l'hiver, il ne pouvait rêver en Californie. Personne ne s'ébranla en entendant cette sentence, qui disait sous le manteau que l'oncle, presque par choix, allait sans doute bientôt mourir. La famille l'avait toujours considéré comme un peu excentrique, non seulement parce qu'il ne vivait pas en Californie, ce qui pour un Ramier, un Shaffer ou un Bishov était tout bonnement incompréhensible, mais en plus parce qu'Oncle Philip nourrissait une passion de longue date pour les extraterrestres, les aliens, les ovnis ou tout ce qu'il imaginait venu d'ailleurs. Ce fut le père de David qui amena le sujet, comme à son habitude sans peser ses mots, en demandant s'il était toujours complètement obsédé par ses histoires de martiens. La sœur de David ricana, et celui-ci se souvint alors qu'en effet, lorsqu'il était enfant, leur grand-mère recevait à Noël, de la part de son frère, des calendriers agrémentés de photos de crop circles, ou agroglyphes : d'immenses et complexes motifs géométriques vus du ciel, tracés dans les champs par écrasement des épis de blé ou de maïs. L'enfant David ne leur vouait pas une passion sans limite mais avait, néanmoins, observé en détail les photographies, se demandant vaguement quelle force surnaturelle ou quel club super organisé pouvait bien tracer de nuit ces cercles dans les champs, et

même parfois ces cubes en perspective, ces roses des vents et ces spirales cosmiques.

Sa tante expliqua qu'en effet, il était toujours attentif aux recherches en cours sur la présence ou l'apparition de formes de vie extraterrestre. Mais à en croire l'épouse d'Oncle Philip, dit Liz, cette conviction dépassait de loin le phénomène de la passion ou de l'obsession. Il fallait savoir que s'il avait déménagé à Great Falls, c'était, au départ, pour être au plus proche de l'affaire de l'ovni filmé par un type au nom invraisemblable dans les années cinquante, et qui avait fait grand bruit après que celui-ci avait affirmé s'être fait voler ses rushes par les forces armées des États-Unis. Tout le monde avait espéré très fort qu'Oncle Philip y était resté pour d'autres raisons, mais il ne fallait plus se voiler la face, déjà à l'époque, la présence parmi nous d'autres formes de vie était la raison d'être de l'ingénieur qu'il était alors. Et à l'heure actuelle, à en croire sa femme, il ne pensait plus qu'à ça et ne s'intéressait plus à rien d'autre : accomplir de simples actions telles que répondre au téléphone ou envoyer une lettre à un autre être humain lui était devenu absolument inenvisageable, ne l'intéressait tout simplement pas. La seule chose qui l'animait, et qui l'avait animé toute sa vie, était l'attente des extraterrestres. Seulement, aujourd'hui, il se sentait moins d'énergie

et commençait à penser que, peut-être, les réponses aux questions qu'il se posait ne se trouvaient plus ici, ni dans des recherches dans d'obscures librairies ni au sein de gigantesques congrès d'ufologues, mais dans l'au-delà auquel il ne croyait pas, alors plutôt dans la mort.

Sur le chemin du retour, plus personne ne parlait d'Oncle Philip. Cette fois, la mère de David n'avait pas choisi de remonter l'Avalon Boulevard au rythme haché des feux rouges ; les Ramier roulaient tous les quatre, en silence, sur l'autoroute onduleuse, le ciel nocturne reflétait les lumières étincelantes de la ville, qui s'étirait comme un nid de lucioles pris dans un chewing-gum de diamant.

SIX

Quelques jours plus tard, David déjeuna avec son ami Ed Matthews à l'une des cantines de l'université. Depuis la fin de l'été, Ed vivait une passion orageuse avec Camela Wisebird, qu'il avait précisément rencontrée lors de la soirée où lui et David s'étaient rendus chez elle, avec Lena, pour la première fois. Tandis que David découpait son omelette au cheddar, Ed l'entretenait, dans un long monologue circonlocutif tournant autour de son idée nébuleuse

des relations hommes-femmes, de la nébulosité, justement, de Camela qui, d'après lui, était une fille assez fragile, toujours sur la tangente et d'humeur cyclothymique, voire même carrément bipolaire, qui le rendait fou avec ses textos et ses coups dans le dos alors que lui pensait bien faire en lui apprenant plein de choses qu'il savait et qu'elle ne savait pas, etc.

En réalité, David l'écoutait d'une oreille assoupie, comme lorsque dans les films le point de vue du héros nous est donné et qu'une musique couvre les paroles de son interlocuteur : pour lui, Ed avait toujours cherché à se compliquer la vie pour le simple plaisir de se croire perdu dans un film, un très très long métrage, de peut-être quatre-vingts ans et même plus puisque les gens de leur génération vivaient vieux, on le leur avait assez dit. Il entendit néanmoins la glaçante conclusion d'Ed, qui manipulait souvent à mains nues un humour noir et toxique comme le fond d'une poêle brûlée : de toute façon, un jour toutes les filles qu'il avait aimées et avec qui il avait couché ne seraient plus de ce monde, et lui aussi serait mort et ce serait sûrement mieux ainsi. David, lui, grimaça en pensant à la pauvre Camela qui n'avait sûrement rien demandé et déciderait sans doute bientôt de quitter Ed, qui

prendrait cela pour un simple élément perturbateur dans le film de sa vie.

Cette remarque sur la mort rappela à David la discussion qu'il avait eue, ou que sa famille avait eue puisqu'il n'avait pas décroché un mot, à propos d'Oncle Philip, l'autre jour. Il en profita pour changer de sujet et raconta tout à Ed : le déménagement de son grand-oncle, le climat tempéré et même, disons-le tel quel, un peu froid du Montana, mais pas un froid polaire et boréal, juste de quoi enfiler une grosse veste de chasse et partir pêcher la truite, un climat idéal en somme. Il ajouta un mot sur l'épouse qui disait qu'Oncle Philip se laissait mourir, perdu dans ses histoires d'extraterrestres, et Ed fut d'emblée fasciné : un oncle ufologue qui attendait la venue des extraterrestres et des soucoupes volantes, quelle affaire passionnante qu'il aurait souhaité vivre en personne, au lieu d'être fourré dans ses histoires de Camela, d'autant qu'avec un peu de recul, il pensait maintenant qu'il aurait mieux fait de séduire son amie Julia Pearl Nelson. Bref, conclut David, qui ne voulait pas laisser Ed repartir dans l'étalage de ses anecdotes érotico-sentimentales, quand il aurait fini ses études, dans un an, pourquoi n'irait-il pas lui aussi s'installer dans le Montana ? L'aventure, ou l'idée qu'il en avait, ne lui faisait pas spécialement peur, et puis il était à Los Angeles

comme un moustique dans une salle de cinéma : comment s'était-il retrouvé à franchir autant de portes battantes, de sas et de barrières avec ses ailes frêles et son vol mal assuré, pour se retrouver ici ? C'était un hasard et une plaisanterie du destin. Il n'avait rien à faire à Los Angeles, n'appartenait pas à cette ville, et Oncle Philip aurait sûrement plein de conseils en matière d'installation dans le Montana, à Great Falls ou ailleurs. Ed répondit qu'il avait, pour sa part, vu un bon paquet d'endroits sur terre et qu'à chaque fois, il avait été plus que content de retrouver L.A., ses palmiers couverts de résidus de gaz d'échappement, ses immeubles poussiéreux et ses seins siliconés, qui brimbalaien librement du côté d'Hollywood.

Le soir même, David se tint une minute au milieu de sa rue, dans le quartier d'Encino, sous la pluie qui naissait en direct au-dessus de sa tête, d'abord légère et comme qui dirait au compte-gouttes ; les petites taches par terre séchaient, balayées par le vent avant d'avoir pu former un sombre conglomérat, mais bientôt ce filet d'huile d'olive se mua en une averse que les bourrasques rendaient horizontale et David, face au vent, mangeait la pluie pendant que dans son dos, sur le sol de plus en plus mouillé, un spectre clair se formait en réserve, épargné par l'ondée,

écho à son pendant obscur qui s'allongeait devant David, une ombre encore plus noire que la grisaille du goudron trempé, car derrière lui sur le trottoir se trouvait un lampadaire allumé. Lorsqu'il rentra, emportant son ombre avec lui, un pâle fantôme aux contours indécis demeura dessiné par terre, comme si un cadavre avait été couché là un peu plus tôt, cadavre dont la pluie effaça bientôt les dernières preuves de l'existence, le condamnant du même coup à l'indifférence ou à l'oubli.

En se séchant les cheveux, David se décida à envoyer un mail à Oncle Philip, pour lui poser quelques questions et voir ce qu'il pouvait en tirer à l'heure où, ses études bientôt terminées, il devait commencer à esquisser des projets d'avenir. Il trouva une adresse sur un site internet dédié aux phénomènes paranormaux, au sein duquel son oncle était, non pas un simple membre avec un statut tel que Vénusien d'Or, mais un authentique fondateur du forum, ainsi qu'un modérateur et chroniqueur depuis la création du site. Cependant, David ne prit pas la peine de lire un article : c'était une sorte de vieux site hébergé à l'ancienne, avec un fond bleu foncé, des lettres rouges qui clignotaient et des typographies choisies sans aucune justification. On y parlait de mystères conspirés, de réalités tues, de

faces voilées et de discrédit médiatique ; il préféra fermer la fenêtre et commencer à écrire un message.

Il rappela à Oncle Philip sa place dans l'arbre généalogique familial (fils de, petit-fils de, né en telle année), au cas où son oncle aurait commencé à perdre la mémoire, puis écrivit quelques lignes d'une banalité confondante, insistant beaucoup sur la qualité des saisons et du climat montanien en expliquant qu'il supportait mal la chaleur et que l'air marin ne lui réussissait pas, et concluant qu'une fois son diplôme en poche, il trouverait sans doute facilement du travail n'importe où, dans le Montana ou même au Canada, et qu'il estimait que les opportunités salariales ne devaient pas lui dicter ses choix de vie même si, bien sûr, elles pouvaient contribuer à faire pencher la balance en faveur d'une ou l'autre décision. Il se relut et repensa à la phrase de sa belle-grand-tante, transmise au reste de la famille par l'intermédiaire de Liz : Oncle Philip ne s'intéressait pas au réel et ne prenait pas la peine d'entrer en contact avec lui, occupé qu'il était à essayer de prouver ou de vérifier de ses yeux l'existence et la présence des extraterrestres dans notre système solaire, dans notre atmosphère et peut-être même parmi nous – sur ses préoccupations précises, David pas plus que les autres n'en savait beaucoup. Lui-même n'avait pas un avis très tranché

sur la question de la vie extraterrestre. S'il y avait réfléchi, il serait rapidement tombé dans l'idée que le temps organique était infiniment différent du temps galactique, et même si viscéralement différent qu'il était impossible que des extraterrestres, quand bien même ils existeraient, puissent exister en même temps que les humains qui n'avaient, après tout, que quelques centaines de milliers d'années. Tout ça se jouait sans doute sur un dé à plusieurs millions de faces, qui laissait vraiment très peu de chances aux joueurs terriens du XXI^e siècle de tomber sur un six.

Mais David n'exprima pas ces pensées, et décida de conclure son mail par une formule de politesse en forme de boutade, comme « j'espère que les extraterrestres vont bien », ou « dis bonjour de ma part aux aliens » ou « tu as le bonjour d'E.T. », qui suffirait peut-être à allumer une braise instable dans la pupille trépidante de l'œil d'Oncle Philip.

SEPT

Le lendemain matin – ce devait être environ une semaine après Thanksgiving –, David avait reçu un mail de réponse de son oncle, dont l'objet était : **PRENDRE À CONTRE-COURANT LES VENTRICULES DE L'HISTOIRE DU VIVANT**. Intrigué, il l'ouvrit mais tomba nez à nez avec un pavé de texte tellement

long qu'il préféra, bien qu'interloqué et même carrément surpris, remettre la lecture à plus tard, car son premier cours de la journée commençait dans une heure.

En fait, le mail d'Oncle Philip ne répondait pas aux questions, pourtant simples, que David se posait sur le Montana. Il ne tournait même pas autour, ne les éludait pas non plus ; il semblait simplement que son oncle s'était contenté de lire la blague stupide de David et que, pour une raison connue de lui, il avait souhaité ne répondre qu'à celle-ci, faisant l'impasse sur toutes les questions posées par son neveu, sans doute trop ancrées dans le réel cartésien et tangible pour l'ufologue qu'il était.

Sans laisser paraître un quelconque agacement face au ton badin que David avait employé lorsqu'il avait évoqué les extraterrestres, Oncle Philip ouvrait son texte, qu'on pouvait appeler une dissertation ou un début d'autobiographie, sur l'opinion que lui-même avait eu, dans ses années de jeunesse, quant à la présence d'une vie intelligente ailleurs que sur la Terre. Il avait tout de suite été certain de son existence : pourquoi aurions-nous été les seuls dans le cosmos ? Pour moi, écrivait-il, dans tous les recoins de l'univers interstellaire, la vie apparaissait, évoluait et disparaissait sans cesse et à

une vitesse infernale, elle scintillait, n'était qu'un clignotement aléatoire et fugace, et évidemment au vu des distances à parcourir pour rallier les galaxies, quand bien même deux formes de vie développées auraient été contemporaines l'une de l'autre, il était quasiment impossible qu'elles aient pu entrer en contact, même par signaux, même par télépathie. Et puis si l'apparition de la vie, ainsi que son maintien dans la durée et la continuité résultaient déjà d'une conjonction de hasards et de facteurs qui avaient d'infimes chances d'être tous réunis dans un autre système à peu près à la même période que celle dans laquelle nous-mêmes vivions, quand bien même ce miracle, car oui on pouvait parler d'un miracle, quand bien même celui-ci se serait produit, les extraterrestres n'étaient certainement même pas au stade de notre Moyen Âge terrien, ni Inca ni Paléolithique, ils pouvaient être bien plus avancés – et donc probablement déjà en voie d'extinction –, ou simplement – et il y avait plus de chances pour que ce fût le cas –, des sortes de moustiques stupides se nourrissant du sang moite d'espèces plus stupides encore, se mouvant péniblement dans une atmosphère visqueuse et loin, très loin de pouvoir mettre au point un modèle, même primitif, de soucoupe volante ou d'émetteur radio intergalactique.

À ce stade, précisait Oncle Philip, il était encore jeune, très jeune, bien trop jeune pour avoir des idées valables sur quoi que ce soit. Ses pensées étaient en deux, peut-être trois dimensions, tout au plus : c'était trop peu pour saisir à bras-le-corps et en pleine possession de ses moyens des questions aussi élaborées, au moins largement aussi complexes que celles soulevées par les religions et les spiritualismes humains.

Peu à peu, il avait commencé à vouloir établir des liens entre la vie terrienne et la vie extraterrestre, non plus des liens contemporains, ni même anciens, mais des liens *fondateurs* (ce mot était écrit en gras). Depuis les origines les plus reculées et oubliées de la vie humaine, il était plus que probable que les extraterrestres aient été présents parmi les terriens – et non simplement parmi les humains –, certains d'entre eux l'avaient d'ailleurs oublié et étaient, au fil des millénaires, devenus terriens à leur tour. Des théoriciens, dont quelques-uns très sérieux et éminents, pensaient tout bonnement que les extraterrestres avaient contribué à créer la vie sur Terre : Oncle Philip avait été de ceux-là.

Comme David, il avait grandi à Los Angeles, dans un climat prospère qui lui avait longtemps semblé banal et universel. On ne parlait pas de communisme, pas de ségrégation, pas de problèmes

et rarement de la guerre, on se tenait éloigné de toute forme d'idées, ou bien on se contentait d'avoir les mêmes que celles qu'avaient sans aucun doute les voisins – mais jamais on ne se permettait d'aller leur demander ce qu'ils pensaient vraiment. On allait rarement, par exemple, au musée, et pourtant c'était là que beaucoup de choses s'étaient jouées pour Oncle Philip. Certains, parfois, écrivait-il, apprennent des choses à l'école, d'autres dans les bibliothèques municipales, d'autres encore en observant la nature, mais lui avait appris au musée : pas au contact de milliers d'œuvres ou lors de visites répétées, mais simplement en voyant une seule œuvre dans un seul lieu, un peu plus d'une fois mais pas non plus mille. C'était au Getty Museum. Il s'y était rendu un peu par hasard, quelques jours après l'inauguration du nouveau lieu. Au départ il avait grimpé pour prendre de la hauteur depuis la colline et mieux voir la rivière de voitures qui s'écoulait sur l'autoroute 405, elle aussi récemment ouverte, incarnant alors un symbole ostentatoire de progrès national et d'avenir rutilant. Quand il en avait eu assez, sans raison particulière il avait choisi d'aller visiter le musée, seul, au lieu de rentrer chez lui, et alors qu'il arpentait les salles en partie silencieuses et désertes, il avait été interpellé par un haut bas-relief de l'antiquité grecque qui avait échoué, peut-

être grâce à quelque magouille financière, dans le nouveau musée de Los Angeles.

Datée d'une centaine d'années avant notre ère, l'œuvre de marbre représentait une femme, vêtue à l'antique et reposant, dans une attitude martiale, sur un trône en bois sculpté. Elle étendait paresseusement un bras noble et nu en direction d'un enfant qui, debout devant elle, lui présentait un objet aux contours réguliers, en deux parties ouvertes comme celles d'un coquillage, que la mélancolique Pénélope effleurait du bout des doigts. Mais il était immédiatement apparu à Oncle Philip que l'objet, décrit par le musée comme un coffret à bijoux ou un miroir de nacre, avait une allure bien trop futuriste et détonnante pour pouvoir être un simple ustensile esthétique. Sans aucun doute possible, il était hérité d'une technologie plus avancée que jamais la civilisation grecque ne l'avait été, probablement donc fourni par une instance supérieure, autrement dit : des extraterrestres.

Oncle Philip était revenu de nombreuses fois pour observer, questionner, analyser le bas-relief ; il avait commencé des recherches qu'il avait poussées assez loin et, finalement, avait tout abandonné d'un coup : les Grecs de l'antiquité n'avaient jamais été en contact conscient avec des extraterrestres, et lui-même s'égarait sur des fausses pistes. Telle était

sa conclusion. La sculpture n'avait été que l'étincelle qui avait enflammé les poudres de son besoin de remonter plus loin dans le temps, vers les origines de la vie.

Pierre après pierre, il avait élaboré sa propre théorie mentale des liens des hommes avec les Anciens Astronautes: selon les partisans de la version officielle de la théorie, les Anciens Astronautes étaient des sortes de mages, venus d'un ultime ailleurs, ultimement étrangers, qui avaient gagné la Terre pour y insuffler la vie, avant de repartir vers d'autres horizons cosmiques – peut-être, déboussolés par l'exil, étaient-ils repartis vers là d'où ils venaient, vers l'endroit qu'ils connaissaient le mieux. Pour Oncle Philip, en revanche, si les Anciens Astronautes étaient effectivement venus d'ailleurs, tous n'étaient pas repartis. Certains étaient restés, avaient évolué et s'étaient peut-être même fondus dans la masse du vivant pour devenir hommes et femmes, crocodiles ou archipels coralliens, oubliant leur histoire, leurs traditions et leurs croyances. Peut-être que d'autres étaient encore en contact avec leurs ancêtres, parmi nous en connaissance de cause, ou peut-être le contact avait-il été perdu involontairement depuis des millénaires ; il était même possible que les Anciens Astronautes aient planté la vie sur la Terre

dans un dernier espoir de survie, au moment de l'extinction de leur civilisation.

La fascination d'Oncle Philip pour le bas-relief du Getty Museum, donc, n'avait été que de courte durée. Après ses études d'ingénieur, il avait continué à étudier les œuvres anciennes sur lesquelles, pour lui, la lumière de la vérité n'avait jamais posé son doigt léger. Considérant caduque la région dans laquelle il s'était jusque là cantonné, il avait entamé une période de voyages qui l'avait mené jusqu'au Japon, pour étudier de plus près, au Musée National de Tokyo, la statuaire Dogu, plus ancienne que la Grèce Antique, dont les personnages aux formes humanoïdes pouvaient avoir été inspirés par les morphologies de peuples anciens et venus d'ailleurs (il joignait à son mail la photo d'une pièce de sa collection de preuves, une étrange petite tête de terre cuite, aux gros yeux fendus). Il avait été voir toutes les peintures rupestres qu'il avait pu, d'abord dans l'Utah, au Canyon de Horseshoe, sur les parois duquel de grandes figures rouges et énigmatiques, peintes par les Hopis, évoluaient parmi les hommes. Par la suite il s'était rendu en Europe où il avait visité de nombreuses cavernes peintes, des plus célèbres aux plus anonymes, avant de rentrer dans son pays pour guetter, dans les nuits d'un désert texan, les lumières fantômes de Marfa.

Mais la soif d'Oncle Philip n'était pas étanchée par ces manifestations mystiques, qui ne répondaient à aucune de ses questions sur la présence d'extraterrestres parmi nous, près de nous ou autour de nous, qu'ils soient ou non descendants des Anciens Astronautes. La vérité devait avoir sa place ailleurs et il s'agissait de ne pas perdre le cap.

HUIT

David, qui avait terminé les cours et se trouvait à nouveau chez lui, avait atteint la fin du mail. Oncle Philip promettait d'envoyer la suite sous peu.

Il avait toujours considéré les vieilles personnes, et peut-être aussi les enfants, comme une catégorie d'êtres humains à part. Un peu moins les enfants, en fait, puisque cette idée d'uniformiser tous les vieux du monde sous un seul et même label datait de sa propre enfance où déjà, alors que ses grand-parents auraient dû l'appeler par exemple, par erreur, par le nom de son cousin – ce qui n'arrivait jamais malgré leur ressemblance –, David lui-même confondait ses grand-mères entre elles et ses grand-pères entre eux et devait, pour ne pas se tromper, se souvenir que ses grand-parents maternels vivaient à Long Beach et ses grand-parents paternels à San Fernando, dans le nord de la vallée, et même user d'autres

ruses mnémotechniques pour ne pas les froisser par sa nonchalance. Pour lui, les vieux étaient les vieux, quelles que soient leurs origines, qu'ils soient anciens présidents de la république ou manœuvres à la retraite ; n'ayant jamais vu quelqu'un vieillir, il avait du mal à imaginer que ces gens-là avaient un jour pu être autre chose que ce qu'ils donnaient l'impression d'avoir toujours été. Il aurait facilement pu imaginer une grand-mère venue des montagnes vaporeuses du Yunnan chinois entrer en conversation, le plus simplement du monde, avec une Namibienne de quatre-vingt-dix ans comme si celles-ci avaient de tout temps partagé les mêmes valeurs, les mêmes jugements sur le monde et le même territoire transfrontalier, un territoire de vieux que malgré leurs dos courbés et leurs vues baissantes, les deux femmes auraient scruté avec le même regard insoluble et soupçonneux.

Cependant, ce premier mail de la part d'Oncle Philip l'intéressa, l'interloqua même, et enfin le fit réfléchir un peu. Plus tard dans la nuit, après avoir dîné avec ses parents, David fit un rêve : il marchait lentement et silencieusement dans un sous-sol obscur, dont les murs étaient recouverts d'urnes cinéraires rangées dans des cases, annotées d'idéogrammes qui lui étaient inconnus. Éclairé de

loin en loin par la lueur chancelante de quelques lanternes boiteuses, il continuait à avancer dans un dédale de couloirs, les murs n'étaient peu à peu plus des murs mais de simples compartiments de bois comme des bibliothèques sans fond, dans lesquels se trouvaient toujours des urnes qu'il savait emplies de cendres, puis sans transition il se trouvait dehors, face à un flanc de montagne boisé, couvert d'une futaie parfaitement régulière au-dessus de laquelle vacillait un ciel gris.

Il s'éveilla, mais pas d'un coup comme après un cauchemar : plutôt lentement, et dans un paysage mélangé, comme si quelques heures plus tôt il avait bu deux litres de vodka ou vingt-trois bouteilles de bière. Des visions se superposaient dans son esprit, les clochards du Ventura Boulevard, Camela Wisebird et pour finir, les Anciens Astronautes ou l'idée qu'il en avait, le bas-relief grec dont avait parlé Oncle Philip et les peintures des Indiens Hopi. David attrapa son téléphone : il était presque deux heures du matin. Il sortit son ordinateur de sous son lit, ouvrit le site du Getty Museum et dans l'onglet Grèce Antique, trouva le bas-relief dont avait parlé Oncle Philip. Il l'observa en détail, sans le juger passionnant ou fascinant, en tout cas certainement pas comme le potentiel déclencheur de la passion d'une vie. Et puis, oui, le coffret de bois ou de nacre

pouvait bien être un artefact high-tech, mais plutôt quelque chose comme un ordinateur portable, et comment son oncle pouvait avoir confondu cet objet avec un ordinateur portable avant même l'apparition des premières calculatrices ? Il renifla et ouvrit sa boîte mail. Un nouveau message d'Oncle Philip était arrivé quelques minutes plus tôt, dont l'objet s'affichait en majuscules : PARTIE DEUX : PRENDRE LE POULS DES TEMPS QUI COURENT. Le pouls des temps qui courent, pensa David, qui se voulait un peu sceptique mais était en fait intrigué.

L'altérité comme expérience, commençait Oncle Philip, faisant concorder le début de son nouveau long message avec la fin de l'ancien. Déçu, ou du moins pas convaincu par les théories des Anciens Astronautes qui ne pouvaient suffire à tout expliquer, le vieil homme alors jeune s'était mis à chercher avec une loupe au cœur des sociétés elles-mêmes, des sociétés contemporaines, afin d'y déceler les indices qui auraient trahi les extraterrestres. Les extraterrestres... mais on ne devait pas traiter un groupe ou une société, disait-il, même venu d'ailleurs, comme on traitait un individu collectif. En revanche, ajoutait-il, si l'on retournait ses jumelles, on pouvait s'autoriser à examiner rigoureusement le destin d'un individu, si l'on pensait que

ce destin était représentatif de celui d'un monde, d'une civilisation ou d'une nébuleuse de sociétés disparates. C'était de cette manière qu'Oncle Philip avait commencé à chercher à rencontrer des extraterrestres en sachant dès le départ que, peut-être, ceux-ci ne savaient rien de leur condition de descendants d'êtres venus d'ailleurs : ils seraient incapables de mettre des mots sur leur monde d'origine, car leur mémoire même aurait été arrachée à la montagne sacrée de leurs souvenirs.

Oncle Philip avait vécu le début des spiritualités syncrétiques et des théories New Age en témoin distant, sans y prendre réellement part – mais avait-il déjà pris part à un quelconque bouillonnement social ou sociétal ?, pensa David. Jeune, déjà, il se sentait détaché de ces gens-là, et malgré cela il s'intéressait à leurs travaux et à leurs croyances : il sentait que dans la direction que prenait ces Américains fuyant leur propre société pour plonger dans la quête d'un ailleurs imaginaire, il avait des chances de trouver d'authentiques extraterrestres présents parmi les terriens. C'était le début du tourisme spirituel, de la découverte par les Occidentaux des champignons hallucinogènes déjà connus de longue date dans d'autres cultures, et les voyages ethnico-chamaniques commençaient de naître en Amérique Latine, en Inde ou au Népal :

pour la part d'Oncle Philip, c'était le sud de son propre continent qu'il avait choisi de partir explorer.

Dans les montagnes granuleuses du Mexique, l'État de Oaxaca, situé au sud-ouest de l'isthme de Tehuantepec, abrite une petite ville – qui n'était à l'époque pas plus qu'un grand village – appelée Huautla de Jiménez. La région est assez cosmopolite mais plus concentrée en Natifs que le reste du pays, et les traditions indigènes avaient subsisté là-bas mieux qu'ailleurs, en tout cas à l'époque de la jeunesse d'Oncle Philip. Les images, écrivait celui-ci, étaient depuis longtemps un instrument de pouvoir, d'asservissement, de colonisation et, plus récemment, de mondialisation. Il nous arrivait en Amérique du Nord, écrivait encore Oncle Philip, des images imprégnées de l'imaginaire mexicain natif, ou indien comme on entend encore parfois, et de plus en plus chacun sentait que des réponses se trouvaient là-bas, plutôt que dans la société que nos pairs s'entretenaient à bâtir. Les images ne se contentent pas d'être de simples représentations du monde, disait Oncle Philip, elles agissent sur le monde et le transforment, comme l'Homme transforme la nature terrestre plus que n'importe quelle autre société connue. Je me suis rendu pour la première fois à Huautla de Jiménez au cours d'un été caniculaire, poursuivait-il. Je parlais un

peu espagnol mais là-bas, beaucoup de gens n'en parlaient pas un mot, et ne savaient ni lire ni écrire. La sorcellerie était légion et faisait office de loi pour régir les microcosmes qui gravitaient partout dans les villages, formant une constellation sans fin.

Les Mazatèques avaient leur propre langue, leurs propres croyances, leurs propres cérémonies, et un individu, une femme détenait un savoir vernaculaire dont tous les Blancs venaient se repaître. Cette femme s'appelait Maria Sabina. C'était une petite vieille dame au visage flétri, aux sourcils épais qui, sur les mauvaises photos d'elle qui circulaient alors, ne payait pas de mine. Mais lorsqu'on se trouvait pour la première fois face à elle, on ne pouvait qu'être frappé par la lueur qui brillait au fond de ses yeux, une lueur d'une intensité effroyablement rare et captivante, comme si elle avait été habitée par un monde, comme le regard condensé de mille générations.

Tous la voyaient d'ailleurs comme la métonymie d'un monde disparu, un monde pré-contact, pré-hispanique et dangereusement perçu comme un monde pur. Maria Sabina était une chamane d'origine native que chacun venait consulter pour obtenir des réponses à des questions existentielles, chacun mais pas Oncle Philip qui, lui, venait avec l'espoir fou que la chamane soit une descendante

d'extraterrestres et que, lors d'une cérémonie pendant laquelle elle entrerait en transe, elle lui révèle tout ce qu'il voulait savoir. C'était, croyait-il, un banquier et voyageur nommé Robert Gordon Wasson qui avait, le premier, relaté sa participation au rituel des champignons sacrés, lors duquel il avait consommé, avec son épouse pendant leur voyage de noces, le *psilocibe mexicana* que jusqu'alors aucun autre Occidental n'avait jamais absorbé. Il n'avait fallu que quelques années pour qu'à sa suite, des ribambelles de hippies n'arrivent, enfumés de leur imaginaire New Age mâtiné de mésinterprétations des rituels dogons et océaniens, tous avides de participer aux cérémonies orchestrées par Maria Sabina, d'expérimenter un psychotrope surpuissant et de rentrer à San Francisco ou à New York pour tout raconter à leurs amis qui, à leur tour, essaieraient de rencontrer la vénérable chamane. Comme elle était la seule chamane qui parlait espagnol, il était simple pour ces jeunes nord-américains de se faire comprendre et de comprendre quelques mots de ses discours de transe, et comme la plupart des autres chamanes rejetaient les Nord-Américains et, par extension, tous les étrangers, rapidement Maria Sabina n'avait plus été pour certains de ses collègues que la chamane des Gringos, qui eux-mêmes la transformaient en une attraction touristique

à mesure que ses semblables s'éloignaient d'elle. Difficile de savoir ce qu'elle-même pensait de tout ça, mais il est possible que dans un premier temps la fierté que de jeunes occidentaux s'intéressent à sa culture et à ses pouvoirs, que le gouvernement mexicain tentait d'étouffer depuis des siècles, l'ait emporté sur le reste. Elle se faisait l'écho des sociétés préhispaniques, un écho qui remontait des confins du temps et dans un sens, l'appréciation basculait par un jeu de vases communicants, ceux qui méprisaient historiquement les Indiens valorisaient peu à peu leur culture, tandis qu'une partie des Indiens eux-mêmes dépréciaient Maria Sabina, qui représentait à la fois les sociétés disparues et un groupe encore bien vivant mais mutique, fier et farouchement attaché à ses secrets que les colons n'avaient cessé de vouloir découvrir pour mieux les enterrer. Elle était le point de rencontre de la tension entre pauvreté et soit-disant inculture, et immense valeur artistique et spirituelle. Contrairement à d'autres chamanes mazatèques locaux, Maria Sabina était dépourvue de références au catholicisme, injecté de force par les Espagnols et souvent adopté, et adapté, par les Natifs. Petit à petit, elle avait même été mobilisée lors de négociations entre les Indiens et l'État mexicain. Elle était la chaîne qui liait les époques entre elles et les peuples entre eux, et tous

pouvaient se retrouver dans son visage : les hippies en quête d'aventure folklorique autant que les défenseurs des cultures traditionnelles, qui voyaient en Maria Sabina un emblème de l'oppression coloniale. Mais ce rôle de trait d'union qu'on lui avait fait endosser était-il une cape d'invisibilité pour sa condition secrète d'extraterrestre ?

Quand Oncle Philip était arrivé à Huautla de Jiménez, elle était déjà relativement célèbre. De grandes fresques polychromes la représentaient sur les devantures des magasins du centre-ville, certains taxis avaient sa photo accrochée en pendentif à leur rétroviseur et proposaient des trajets au rabais jusqu'à sa maison. Là-bas, les explorateurs du gouffre de leur propre conscience devaient s'inscrire sur une liste d'attente longue comme un jour sans nuit, malgré le fait qu'elle officiait déjà pour plus de trente personnes par cérémonie. Mais Oncle Philip ironisait quand il parlait du gouffre de leur conscience, expliquait-il : lui-même pourrait peut-être, en écoutant la chamane et en communiant avec elle, comprendre ou du moins obtenir des informations sur ses savoirs secrets à propos d'un monde autre, sur lequel elle aurait détenu certains indices sans même le savoir, confondant ses ancêtres, si tant était qu'elle fût descendante d'extraterrestres, avec les divinités mazatèques qui communiquaient avec elle. En

tant que fragile tesson de la grande céramique cosmogonique du temps et de l'espace, Maria Sabina, fragment du passé, pouvait en indiquer l'existence et la rémanence par des biais divers. Ce dont Oncle Philip rêvait, c'était que la chamane, pendant la cérémonie, renvoie les participants à des coutumes bien plus vastes qu'elle-même, qui peut-être la dépassaient complètement et que lui-même, par son extériorité et son extrême concentration, pourrait percevoir. Et Oncle Philip était certain, à l'époque, que s'il décelait en Maria Sabina la possibilité d'une ascendance extraterrestre, il saurait entrer en communication avec elle et obtenir des réponses.

NEUF

David avait laissé passer quelques jours, puis avait fini par répondre à Oncle Philip, qui à son tour lui avait répondu. Les monologues s'étaient peu à peu transformés en un quasi échange, dans lequel David donnait vaguement son avis ou demandait des précisions quant à tel ou tel détail (cependant, pas une fois Oncle Philip n'avait semblé prêter attention aux remarques et questions de David). Toutes les anecdotes, tous les récits de voyages et les digressions d'Oncle Philip étaient liés par une seule et même quête absurde et sans fin : découvrir

et révéler, sans quitter la terre sur laquelle il était retenu contre son gré, la preuve de la vie extraterrestre. Depuis des décennies, il menait sa propre vie comme un touriste en safari, séparé du monde réel par une infranchissable paroi de verre trempé haute sécurité ; le vieil homme se comportait même comme si le monde entier n'avait été qu'un jeu vidéo, dans lequel il se serait dirigé lui-même depuis l'envers d'un écran plasma, dans un salon imaginaire. Rien de ce qui comptait pour les autres ne comptait pour lui, ce qui ne l'avait pas empêché d'avoir un travail tout au long de sa vie, une épouse et des enfants comme n'importe quel Américain des banlieues pavillonnaires du New Jersey.

David, lui, le lisait avec attention. À mesure que le temps passait, il avait abandonné l'idée d'en apprendre plus sur le Montana, ses ranchs et ses sommets, et avait décidé d'aller lui-même rendre visite à son oncle l'été qui viendrait. Oncle Philip avait tout de même fini par lui dire comment et pourquoi il avait quitté Los Angeles pour n'y jamais revenir, reprenant avec plus de précisions l'histoire déjà vaguement évoquée par la tante Liz.

L'épisode du Mexique et de la vieille chamane millénariste s'était plutôt mal terminé. Le voyage

avait été, pour Oncle Philip, long, solitaire et déprimant, et même s'il était parvenu à rencontrer Maria Sabina et à apercevoir la lumière au fond de ses yeux ridés, la cérémonie ne l'avait mené nulle part ailleurs que dans un road trip hallucinogène qui s'était fini dans le vomi et les crampes d'estomac, assortis d'une descente difficile et d'un retour en Californie des plus inconfortables. Sa conclusion avait été qu'il devait continuer de chercher ailleurs, poursuivre sa quête et oublier Maria Sabina.

Un temps il s'était tourné vers l'art et les artistes. Il avait vécu dans l'État de New York, à Spring Valley, et pendant ces années il avait personnellement connu Marcel Duchamp (il joignait à son mail une photo de lui et de l'artiste, déjà vieux, et David nota que malgré la différence d'âge la ressemblance entre les deux hommes était assez frappante). Il s'était finalement éloigné de Duchamp peu avant sa mort, jugeant comme d'autres, écrivait-il, que son silence était surestimé, mais avait éprouvé de grands regrets en découvrant l'œuvre posthume du musée de Philadelphie : Marcel, disait Oncle Philip, nous avait tout du long fait croire à sa retraite prématurée, alors qu'il élaborait une ultime œuvre incroyablement précise et complexe, dans laquelle lui-même avait passé des heures à égarer la moitié de son regard, se perdant dans l'énigme ou recroisant

des chemins déjà empruntés pour ne jamais en atteindre la fin. Duchamp avait passé les dernières années de sa vie à s'atteler à d'éternelles parties d'échec qui n'étaient en fait qu'un leurre : il jouait comme un prisonnier pleure sur son sort pour couvrir le bruit de sa cuillère, creusant le mur de sa cellule en vue d'une évasion spectaculaire. Un tunnel vers la liberté, un dernier et grandiose coup monté, et en tout cas un projet des plus humains et des plus éloignés de l'extra-terrien.

À ce stade de sa vie, admettait Oncle Philip, il avait commencé à douter de son projet. Il se décrivait assis sur un tabouret noir dans une vaste chambre vide, fixant un mur sans aspérité et se demandant ce qu'il foutait là, pas certain de devoir continuer sa quête qui, pourtant, était sa seule et unique raison de vivre. Depuis le début des échanges par mail, cette confession avait été la seule et unique mention d'une hésitation, et il n'en disait guère plus. David n'avait pas demandé de détail sur cette époque et, ne connaissant pas grand-chose de Marcel Duchamp, ni de sa vie ni de son œuvre, il avait vite oublié la période artistico-new-yorkaise.

Finalement, Oncle Philip avait expliqué à David ce qui l'avait poussé vers le Montana. Tout partait,

comme l'avait dit Tante Liz, de l'un des épisodes les plus fameux de l'ufologie américaine.

À l'été 1950, Nick M., un manager de baseball originaire de Great Falls, Montana, se trouvait sur le terrain du Legion Stadium pour une inspection en vue d'un match prochain. Nick M. était parfaitement seul à ce moment-là : les gradins, la cabine des commentateurs, la pelouse verdoyante, tout était désert. Il était aussi seul et peut-être aussi désespéré, écrivait Oncle Philip, qu'un flic de la police criminelle responsable des portraits-robots, entre deux âges et en plein divorce, n'entretenant même pas une liaison avec une étudiante et qu'on imaginait facilement près des hangars du port de Seattle, regardant l'horizon trouble, abandonnant son regard dans les vagues noires et se sachant au bord du vide. Ou peut-être se sentait-il moins seul et moins désespéré, habité par le professionnalisme dont font souvent preuve les managers d'équipes de ligues mineures, et peut-être étudiait-il consciencieusement la qualité du champ en vue du prochain match, sans penser à rien d'autre. Toujours est-il que Nick M. avait dans sa voiture une caméra couleur 16 mm. Il raconta à la presse que, tout à coup, un flash brillant avait titillé son regard : levant les yeux vers les tribunes désertes pour apercevoir le farceur qui l'avait pris en photo, il ne vit personne et

jeta au hasard un œil vers le ciel. C'est à ce moment qu'il vit deux objets argentés et brillants comme de la vaisselle européenne, tournant sur eux-mêmes et survolant Great Falls à environ deux-cents ou même quatre-cents miles par heure. N'hésitant pas une seconde, le manager de baseball Nick M. avait couru jusqu'à sa voiture pour en extraire la caméra 16 mm qu'il savait y être rangée et était parvenu à filmer les deux objets pendant seize secondes avant qu'ils ne disparaissent. Le lendemain même de l'affaire, le Great Falls Tribune décrivait son film dans un article rapidement repris par nombre de médias à travers les États-Unis. Nick M. montra la vidéo à la plupart de ses connaissances et même devant un public plus large d'ufologues réunis pour l'occasion, dont Oncle Philip ne faisait pas partie car, bien sûr, à l'époque il était encore trop jeune. Nick M. lui-même n'était pas ufologue, il ne connaissait rien aux recherches en cours sur les extraterrestres et le fait d'être maintenant certain que ceux-ci existaient ne transforma pas sa vie, avait expliqué Oncle Philip. Par la suite, M. avait envoyé ses rushes à l'armée pour en savoir plus, et aussi peut-être dans le but de protéger son pays et sa famille, et lorsque la bande vidéo lui était revenue, il avait affirmé que quatre secondes d'images avaient été découpées et dérobées par l'armée, précisément

les quatre secondes pendant lesquelles les deux ovnis étaient plus nets et étranges que jamais. Tous ceux qui avaient assisté à des projections attestèrent ses accusations, et l'armée se défendit d'avoir subtilisé plus d'une image, endommagée par erreur pendant le visionnage et flanquée à la poubelle avec l'accord de Nick M.

Oncle Philip n'avait eu vent de cette histoire que quelques années plus tard, alors que d'autres événements étranges, et de plus en plus nombreux au fil du temps, étaient rapportés par des civils et des militaires des environs de Great Falls.

DIX

(Sans titre)

*De Caroline en passant par
la Virginie – ouest d'Éden –
Je suis venu en stop, flammes peintes
sur le carrosse
Demain je n'aurai plus
Qu'un revolver
de plastoc
Qu'une partie de foot
Avec mes enfants
imaginaires.*

Il y avait quelques temps que David n'avait pas emprunté le Ventura Boulevard sur ce tronçon-là. La société anonyme des clochards du boulevard s'était volatilisée pendant l'hiver, et déjà le printemps revenait, soufflant son haleine chaude et fétide sur les routes de poussière. La piscine gonflable, les canapés et les barbecues avaient disparu, des fondations avaient été creusées et des ouvriers travaillaient à bâtir un nouveau restaurant. Ne restait plus sur le trottoir que ce poème sans titre, ultime témoin d'une courte utopie sauvage transplantée qui savait où.

Les échanges de David et son grand-oncle, ou plus précisément les souvenirs de sa propre vie distillés par Oncle Philip, avaient pris fin d'un coup, sans que David comprenne vraiment pourquoi. Un jour, il n'avait plus eu de nouvelles, n'en avait pas redemandé et, finalement, il n'était déjà plus si certain de partir à Great Falls cet été.

Dans ses derniers messages, Oncle Philip avait laissé filtrer l'ombre de quelques doutes sur le tour irréversible qu'il avait laissé prendre à sa vie depuis soixante ans. L'autre jour, en ville, avait-il écrit, marchant dans la rue j'ai vu un homme s'agripper la poitrine. Les secours étaient déjà en route, et j'ai

continué sans m'arrêter. C'est comme si le destin marchait sur la terre, que la terre était une forêt et les hommes des fourmis. La vision de cet homme qui s'apprêtait peut-être, sans doute, à mourir par hasard sur un trottoir de Great Falls, avait déclenché chez Oncle Philip un vif élan d'empathie – qui ne l'avait pas empêché de continuer sa route en baissant la tête –, et il avait pris conscience instantanément que ce sentiment, dirigé vers un autre être humain, ne s'était pas manifesté chez lui depuis bien longtemps. La grande conscience collective humaine, l'universelle et infinie existence piquetée ça et là de quelques individus-mondes, la nature et ses cycles ; peut-être était-ce tout cela la solution. J'avais, disait Oncle Philip, des visions d'Himalaya, de peau et de laine : le soleil, quand il brillait au-dessus des steppes et des forêts saupoudrées sur l'écorce du globe, le soleil racontait le printemps, reflétait le Pacifique, rappelait les ptérodactyles, et peut-être y avait-il plus sur Terre que dans les soucoupes volantes que, finalement, il n'avait jamais vu. Peut-être Nick M. avait-il eu raison de ne pas sombrer, toutes ces routes ufologiques ne menaient sans doute nulle part.

Mais Oncle Philip n'était clairement pas convaincu par toutes ces idées qu'il s'efforçait d'adopter, et toujours la venue possible des extraterrestres lui revenait en mémoire comme les fragments du

souvenir d'un abandon du pays natal. La vie n'était qu'un asticot, écrivait-il, un asticot qui se tortille, ou une croûte de tarte aux pommes abandonnée parmi les miettes et qui se tortille, elle aussi, stupidement.

Voilà à peu près comment David avait remis son voyage à plus tard, sans même s'en rendre compte, sans se chercher d'excuse, car personne ne l'attendait à Great Falls, où tous les visages se tournaient vers le ciel en espérant des réponses. Le Montana, lui, l'attendrait toujours, flottant sur la carte du monde comme un confetti de sable et de verdure à la surface de la grande marmite de la liberté.

*Le texte est composé en EB Garamond
et la couverture en Sabon.
Achévé d'imprimer en septembre 2017 à Paris,
à un nombre d'exemplaires indéfini.
Dépôt légal : août 2017*

